

(Sans date) (9).

MON CHER LACURIA,

Nous venons seulement d'apprendre le malheur qui vous a frappé depuis près d'un mois. Vous avez perdu votre bonne mère ! et les meilleures, les seules consolations sont celles que Dieu donne à ceux qui comme vous lui sont fidèles. Qu'il daigne donc vous montrer cette tendre mère, heureuse près de son mari, et de là, regardant ses bons et dignes enfants. Que cette vue, cette foi, adoucisse l'amère douleur de la séparation et fasse de votre courage un nouveau mérite pour plus tard vous réunir à eux.

Votre bonne lettre, apportée par M. Ferrez, nous avait appris sa première maladie, mais, comme vous, nous avions repris espérance. Écrivez-moi, je vous prie, ce que vous faites ; quels sont vos plans. Rien de ce qui vous touche ne peut nous être indifférent.

Mon cher ami, pardonnez mon laconisme. Mais je viens de faire un tableau qui est déjà au musée, et auquel il faut que je travaille encore. J'en ai reçu la permission, mais elle ne doit pas être longue et je cours en profiter.

Adieu, Paul et moi nous vous embrassons de tout notre cœur. Embrassez pour nous vos chers frères.

Votre ami affectionné,

Hippolyte FLANDRIN.

---

(9) Cette lettre a dû être écrite en 1844.